



A. LYNCH. — ÉTUDE

Les Peintres de la Femme

ALBERT LYNCH

M. ALBERT LYNCH est Américain. Né au Pérou, d'une famille irlandaise d'origine, il fait partie de cette brillante phalange d'artistes d'outre-mer, les Whistler, les Sargent, les Abbey, les Stewart qui, depuis quelques années déjà, ont donné aux Expositions de la vieille Europe le spectacle réconfortant de leurs talents fougueux, de leurs viriles énergies, de cette surabondance de force et de cette fraîcheur d'impressions qui caractérisent les races jeunes.



GUITARISTE

M. Lynch vint tout enfant à Paris et, après avoir fait ses études dans un lycée de la capitale et suivi les cours de la Sorbonne, il se décida pour une carrière qui avait été celle de son grand-père, et entra à l'école des Beaux-Arts, puis dans l'atelier de Ferrier, où il se distingua de bonne heure par ses qualités de dessinateur et de peintre. En même temps il visitait les musées, se familiarisait non seulement avec les trésors de Paris, mais avec ceux de Munich, de Londres, de Bruxelles, et faisait de longs séjours en Amérique, en Espagne, en Italie.

S'instruire auprès des maîtres, demeurer dans les pays où ils ont jeté les chefs-d'œuvre à pleines mains, où s'exalta leur âme féconde et ivre de beauté, n'est-ce pas là toujours pour l'artiste une chose essentielle ? Qu'importent, en effet, le travail de l'atelier ou les conseils reçus à l'école ? La vraie leçon n'est-elle pas celle que si généreusement dispensent les vieux artistes du haut de leurs cadres ? Et ces maîtres, M. Albert Lynch a voulu les connaître à fond, les étudier dans leur patrie, sous leur ciel, avant de regarder à son tour la nature et d'apporter



ALBERT LYNCH. — TÊTE D'IRLANDAISE

à l'art sa propre vision des hommes et des choses, des hommes surtout, car M. Lynch est, avant tout, un peintre de figures.

Malgré son origine étrangère, malgré sa vie voyageuse, M. Albert Lynch a un talent d'essence absolument française, et personne ne mérite plus que lui le titre de peintre de la Parisienne, dont il a si bien compris l'élégance innée toute faite de distinction et de grâce. Jamais l'on ne trouvera chez lui de ces fautes de goût comme en commettent les portraitistes féminins. M. Lynch reste toujours sobre et distingué, sa palette répugne aux teintes violentes et heurtées, il se plaît aux tons mats et tendres des vieilles étoffes que le temps a si joliment adoucies et patinées, et il aime à draper ses modèles de ces robes anciennes qu'il collectionne avec passion.

Et cette prédilection est si forte, ce souci de distinction si vif et si spontané que M. Lynch a justement gagné par là le public étranger et qu'il s'est fait, en Amérique et en Angleterre, de nombreux admirateurs, auxquels il est apparu comme le peintre le plus fidèle et le plus intuitif de la femme française. Aucun exotisme dans ses toiles peintes loin de France. D'autres ont subi les



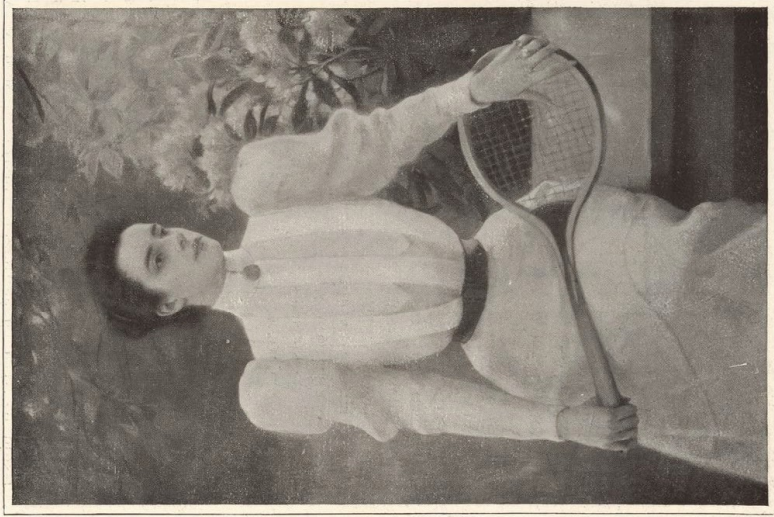
A. LYNCH. — PORTRAIT DE M^{me} URIEL GROCKER

influences ambiantes, et lorsqu'ils peignent un portrait — surtout un portrait de femme — sacrifient outre mesure au goût du pays dans lequel ils se trouvent et, quand il s'agit de représenter telle femme américaine, s'obstinent à nous la montrer en costume d'apparat, toute ruisselante de diadèmes et de bijoux. Plus délicat, plus discret, est l'art de ce féministe qui, tout en respectant la personnalité de chacun de ses modèles, sait toujours les voir sous un jour plus intime, avec des yeux de peintre apte à comprendre la femme et à l'aimer là où elle est le plus *elle-même*.

Un portrait de M. Albert Lynch, pris au hasard dans son œuvre, comme cette charmante effigie de jeune femme en robe de ville reproduite ici, et qui figura à l'Exposition Universelle de 1900, précise bien les qualités du peintre. Il sait s'y élever avec un rare bonheur du particulier au général, comme doit le faire tout portraitiste qui entend créer une œuvre durable. C'est assurément ici le portrait bien composé et harmonieux, la figure finement modelée d'une femme, mais c'est aussi l'image fidèle de la Parisienne de la fin du XIX^e siècle, de la Parisienne à la beauté expres-



A. LYNCH. — ÉTUDE

A. LYNCH. — PORTRAIT DE M^{ME} CH...

sive, élégante sans exagération, douée d'une harmonie de lignes et d'une grâce instinctives.

Dans toutes ces toiles, dans toutes ces esquisses, dans ces sanguines qui décèlent une si grande sûreté de main, se retrouvera ce don de l'artiste. Voyez, par exemple, ce portrait de femme assise. Il n'y a peut-être pas ici le brio et la fougue d'un Sargent, la hardiesse d'un Whistler, mais quelle délicate interprétation de la femme, quelle exquise vision de la mondaine parmi ses bibelots et ses objets de prédilection ! C'est une toile excellente aussi que cette promeneuse encore toute de sentiment, comme la plupart des modèles de M. Lynch, et qui s'en va rêvant doucement par les allées sous la caresse attendrie du soir.

« Je désire, disait Millet, de mettre pleinement ce qui est nécessaire, mais je professe la plus grande horreur pour les inutilités, si brillantes qu'elles soient ; une œuvre doit être tout d'une pièce. Gens et choses doivent toujours être là pour une cause. Je tâche que les choses n'aient pas l'air d'être amalgamées au hasard et par l'occasion, mais qu'elles aient entre elles une liaison indispensable et forcée. »

A son tour M. Lynch semble avoir fait sienne cette doctrine, car jamais l'on ne pourra lui reprocher l'étalement d'un détail inutile. Le port d'une tête, le

mouvement d'un bras, le modelé d'une physionomie, l'expression générale d'une silhouette, voilà ce qui l'attire par-dessus tout, voilà ce à quoi il s'applique, sans gaspiller son métier aux détails exagérés de la toilette ou de la parure féminine.

De ces toiles qui reflètent avec tant de fidélité une âme délicate et une main sûre, beaucoup ont été peintes en Amérique et n'ont pas figuré aux Salons de Paris. La liste, toute/fois, en est assez importante pour mériter d'être retenue. A Boston, M. Lynch peint Mrs. Crocker, les enfants de Mrs. Hubbard, M. Hubbard ; à New-York, Mrs. Ballantine, puis ses enfants, Mrs. Gilbert-Jones, l'enfant de Mrs. Prentice, Messieurs King et Jay Gould,

A. LYNCH. — ONÉPUSCULE
(Salon de 1890)

Les petits-fils du « roi des chemins de fer », Miss Margery Gould et d'autres encore. A Chicago, ce sont également des modèles connus qui posent pour M. Albert Lynch, et je retiens tout particulièrement parmi ces œuvres, les portraits de Mrs. Orr, de Mrs. Howé, fille de M. Deering et, enfin, du petit-fils de M. Carpenter Noël.

Outre cette série de charmants portraits, — parmi lesquels je n'aurai garde d'oublier celui de Mademoiselle d'Hunolstein — M. Lynch a d'autres œuvres à son actif, je veux parler d'un certain nombre d'illustrations de tout premier ordre. Ses des-

sins pour la publication *Le Livre* marquèrent même son début dans les arts, puis lui furent confiés des ouvrages plus importants : *Le Père Goriot*, *la Dame aux Camélias* et *la Française du siècle*, par Octave Uzanne. Après des œuvres entrées prises pour la Société des Bibliophiles, M. Lynch distingué par M. Boussod, fut attaché par lui à l'illustration de la magnifique revue *Les Lettres et les Arts* dont M. Frédéric Masson était le directeur.

Pour la maison Goupil, M. Lynch fit ensuite une série d'aquarelles destinées à illustrer *Pierre et Jean*. M. Ernest Duez était chargé des en-têtes et des culs-de-lampe représentant des paysages, M. Lynch eut les hors texte pour sa part et ce sont autant de tableaux d'une puissance d'émotion intense et qui traduisent d'une façon qu'on peut bien appeler définitive les situations principales de ce livre, un des rares du XIX^e siècle qui soient destinés à survivre. Son illustration de *Pierre et Jean* est, par la sincérité de l'émotion et la vérité, l'un des meilleurs travaux du genre. Même procédé, même fidélité, lorsqu'il illustre *Jacqueline* de Th. Benizon et qu'il fait poser son modèle tantôt à Paris, tantôt sur la plage du Tréport ou la terrasse de Monte-Carlo.

Mais, depuis cette œuvre, M. Lynch, sollicité chaque jour davantage pour des tra-

vaux plus importants, remarqué de plus en plus aux Salons, a presque entièrement délaissé l'illustration pour se consacrer aux portraits de femmes. Il a exposé pour la première fois, au Salon des Champs-Élysées, en 1890, et obtenu une médaille de troisième classe pour son tableau *En mer*. Deux années plus tard, il exposait un panneau décoratif auquel fut décernée une médaille de première classe. Parmi ses expositions capitales il faut retenir celle de 1894, où on le vit figurer avec un tableau de genre : *Trois bons Amis*, qui appartient à MM. Bousod et Valadon, et une *Tête de femme*, dans la section des pastels.

En 1895, il a les *Parfums*, panneau décoratif remarqué, ainsi qu'une aquarelle; l'année suivante un bon portrait, *Madame la comtesse D...*, et une toile que la gravure a popularisée, *Manon Lescaut*; enfin, à l'Exposition universelle de 1900, où il envoya une série importante de tableaux, sa jeune gloire fut consacrée par une médaille d'or.

M. Albert Lynch a également exposé très régulièrement à la Société Internationale de Peintres et de Sculpteurs, dont il est un des membres les plus actifs et les mieux armés.

Parmi cette série de peintres de la beauté que les *Modes* ont entrepris de faire connaître à leurs lecteurs, M. Lynch a droit à une des premières places, tant est délicate et subtile sa vision de peintre, tant est séduisante son interprétation de la femme d'aujourd'hui.

Il va doucement au fond des êtres et s'approche de leur âme comme par une jolie et subtile caresse. Il porte à la traduire, une mélancolie qui, reflétée sur la femme, la poétise et l'agrément. C'est un admirable miroir que ses toiles et un miroir où l'homme fait voir la femme en muse, une muse du XX^e siècle, avec quelque L'Erin verte, misérable et fleurie.

HENRI FRANTZ.



A. LYNCH. — PARISIENNE